

Université d'excellence, université de classe!

C'est le leitmotiv de chaque rentrée académique: "Il faut faire quelque chose pour contrer le taux d'échec important en première année universitaire." Certains recteurs plaident pour des examens d'entrée, d'autres pour des "mécanismes d'orientation" passant par des systèmes de "tremplin" permettant de passer de l'université vers une haute école, etc. Il s'agirait, nous affirment ceux qui sont désormais des "top managers" institutionnels [Ⓐ], de permettre à chacun de "trouver sa voie": l'université n'est pas faite pour tout le monde et partant de cette hypothèse, il est nécessaire de "trier" ceux qui y ont leur place (à qui le "milieu convient") et les autres pour éviter le "gâchis" qu'est l'échec. Le discours se veut en effet toujours bienveillant: "Non, l'enseignement de haute école n'est pas de moindre qualité, non, il ne faut pas y voir un enseignement de relégation."

Aucun de ces doctes décideurs ne semble cependant s'inquiéter du fait que l'échec à l'université est hautement corrélé avec l'origine sociale des étudiants (et singulièrement avec le niveau de diplôme de leurs parents), tout comme le choix de passer de l'université à une haute école après un échec. Ce fait est pourtant archi-connu et rappelé à maintes reprises par tous les spécialistes de l'enseignement supérieur, des économistes aux sociologues. Que signifie, dans ce cadre, le discours sur les aptitudes, sur le fait de "trouver le milieu qui convient", si ce n'est de renvoyer les étudiants issus des milieux moins aisés hors de l'université? L'argument fréquemment opposé à cette objection est, bien sûr, l'existence des passerelles... dont on s'abstient évidemment →

COMMENT L'UNIVERSITÉ LUTTE-T-ELLE CONTRE L'ÉCHEC EN PREMIÈRE ANNÉE? TROP SOUVENT, EN SORTANT LES ÉLÈVES EN DIFFICULTÉS DE SES MURS, ET EN LES RENVOYANT DANS LEUR MILIEU SOCIO-ÉCONOMIQUE

Renaud Maes
CSCE



L'ENSEIGNEMENT, UN ASCENSEUR VERS L'ÉGALITÉ?

de mentionner qu'elles sont elles aussi largement marquées par des déterminismes sociaux et ne fonctionnent vraiment que dans certaines filières ③.

“L'ENTRE-SOI” UNIVERSITAIRE

Il est nécessaire, comme le suggère le sociologue Yves Careil, d'interroger profondément les *mécanismes* de la reproduction dans toutes leurs dimensions. On doit alors examiner les effets de la pédagogie universitaire, mais aussi des messages institutionnels, des processus d'admission aux études, etc. Ainsi, pour prendre un exemple, lorsqu'on étudie l'iconographie institutionnelle, on se rend compte que les universités mettent généralement en avant des jeunes, correspondant aux canons esthétiques de la publicité, de peau blanche, habillés bourgeoisement (chemise et jean, vêtements de marque). Les filles ont majoritairement des longs cheveux et les garçons des cheveux courts. Quand un étudiant étranger est représenté, il s'agira plutôt soit d'une jeune fille d'ethnotype asiatique, soit d'un jeune homme d'ethnotype africain. Or la plupart des étudiants qui empruntent ces fameuses “passerelles” entre la haute école et l'université ne correspondent pas à ces ethno-, sexo- et sociotypes. Comment ne pas comprendre dès lors que ces étudiants “passerelle” indiquent qu'ils “ne se sentent pas vraiment à leur place” dans l'institution? Or le sentiment “d'appartenance” conditionne fortement le fait de se constituer un réseau de proches au sein de l'université, ce qui est un vecteur crucial de réussite pour les étudiants “atypiques” ④.

LA DUALISATION UNIVERSITAIRE

Pour pouvoir appréhender de manière fine les mécanismes de la reproduction sociale à l'université, il m'a semblé nécessaire de procéder par une “sociologie en miroir”, c'est-à-dire de considérer deux situations extrêmes : d'une part

des étudiants extrêmement nantis (ci-après, les nantis), et d'autre part des étudiants particulièrement précarisés (ci-après, les précaires). Mes travaux de recherche ont commencé en 2008 et se sont poursuivis jusqu'à début 2013, pour plus d'une cinquantaine d'entretiens avec des étudiants se situant des deux côtés de l'échelle sociale. Les témoignages ainsi recueillis permettent de percevoir à quel

“AUCUN DES DÉCIDEURS NE SEMBLE S'INQUIÉTER DU FAIT QUE L'ÉCHEC À L'UNIVERSITÉ EST CORRÉLÉ AVEC L'ORIGINE SOCIALE DES ÉTUDIANTS.”

point chaque étape du cursus universitaire éloigne complètement les étudiants les nantis des précaires. Par exemple, en matière d'orientation, les nantis peuvent compter sur des ressources familiales, les conseils personnalisés de professeurs d'université, là où les précaires sont confrontés à la jungle des salons d'information et donc au marketing des institutions. En matière de démarches administratives, un nanti n'aura aucune

“LA MISE EN PLACE DE TESTS D'ENTRÉE REVIENT À OPÉRER UN FILTRE SOCIAL.”

difficulté à s'assurer du suivi de son dossier d'inscription en ligne sur sa tablette portable, là où un précaire devra systématiquement se rendre dans un *cyber-café*... On peut multiplier les exemples encore et encore. Il résulte de cette différence systématique une véritable “disjonction” des réalités étudiantes, qui accompagne la *dualisation des filières*. En effet, la répartition des étudiants entre les différentes filières est largement fonction de leur origine sociale (surtout lorsqu'on consi-

dère l'ensemble du cursus, de la première à la dernière année). Pire encore, au sein même des filières, des mécanismes de différenciation sont identifiables : par exemple, dans le cas d'un programme prévoyant une “mobilité” obligatoire, là où un nanti pourra s'envoler pour une destination aussi prisée qu'onéreuse (Londres, Cambridge, Berlin...), un précaire restera en Belgique, bénéficiant d'un échange

avec une université néerlandophone (ce qui, dans le cas d'un campus bruxellois, signifie franchir le talus séparant l'ULB de la VUB).

L'EXCELLENCE

En 2000, l'enseignement supérieur de ce qui s'appelait alors “Communauté française” était pointé du doigt comme étant l'un des plus inégalitaires de tous les pays de l'OCDE! Mais depuis, la reproduction des inégalités à l'université

années 80, le taux d'encadrement comme le niveau de support social (bourses, aides sociales spécifiques) se sont largement dégradés. Concrètement, les conditions d'exercice du métier de professeur se sont également détériorées : les auditoriums vétustes sont de plus en plus bondés, le nombre de copies à corriger explosent, la possibilité de faire un suivi correct des travaux disparaît. Face à cette évolution, la réponse des managers universitaires est d'appeler à une diminution du nombre d'étudiants (avec maintien des moyens actuels) par la mise en place d'examens et de mécanismes de réorientation rapide et/ou à une augmentation des moyens par une augmentation des frais d'inscription, au nom du nécessaire “maintien de l'excellence” de l'université. Il ne faut pas se leurrer : vu que l'enseignement secondaire est lui-même marqué par une dualisation croissante entre établissements d'élite et de masse, la mise en place d'un test d'entrée revient à opérer un *filtre social*. Aucun manager universitaire n'est ignorant de ce fait évident, quand bien même il emballera cette réalité dans un discours paternaliste sur “les aptitudes” ou la “nécessaire revalorisation du supérieur non-universitaire” pour ceux qui ne sont pas “bons” à l'université : l'université de l'excellence est avant tout une université de classe.

④ R. Maes, *De recteur à top-manager: la nouvelle université marchande*, in *La Revue nouvelle*, avril 2013.

③ M. Al Charif, N. Raes & J.-L. Wolfs, *La reprise d'études universitaires chez des publics adultes*, Rapport d'étude FEE, ULB, 2012.

④ R. Maes, C. Sztalberg & M. Sylin, *Widening participation strategies at the Université libre de Bruxelles: the challenge of the institutional message*. In Thomas, L. & Tight, M. (ed.) *Institutional transformation to engage a diverse student body*. Londres: Emerald Books, n°6, 2011.

⑤ M. Van Campenhout, *Les conditions sociales d'accès et d'affiliation à l'université, thèse de doctorat*, UCL, 2012.